

Kramerius 5

Digitální knihovna

Podmínky využití

Knihovna AV ČR poskytuje přístup k digitalizovaným dokumentům pouze pro nekomerční, vědecké a studijní účely a pouze pro osobní potřebu uživatelů. Část dokumentů Digitální knihovny AV ČR podléhá autorským právům. Využitím digitální knihovny a vygenerování kopie části digitalizovaného dokumentu se uživatel zavazuje dodržovat tyto podmínky, které musí být součástí každé zhotovené kopie. Jakékoli další kopírování materiálů z digitální knihovny není možné bez případného písemného svolení Knihovny AV ČR.

Hlavní název: **Byzantinoslavica**

Vydavatel: **Euroslavica**

Vydáváno v letech: **1929-99, 2003-, 1950**

Číslo ročníků: **11, 2**

Číslo výtisků: **11, 2**

Datum vydání čísla: **1950**

Identifikátor ISSN: **0007-7712**

Identifikátor SICI: **nez**

Stránky: **174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186**

L'IDEE CYRILLO-METHODIENNE DANS LA POLITIQUE DE CHARLES IV ET LA FONDATION DU MONASTERE SLAVE DE PRAGUE

L'alliance politique de l'empereur byzantin Michel III avec Rostislav, prince de Grande-Moravie, dirigée contre la coalition bulgare-franque, et le rayonnement de la civilisation byzantine dans le territoire occupé par les peuples tchèque et slovaque, rayonnement dû aux effets de la mémorable mission de Constantin (Cyrille) et de Méthode, sont deux événements que les historiens ont abondamment étudiés et légitimement appréciés. Un fait historique beaucoup moins connu est, par contre, la forme prise, dans les pays slaves, et en Bohême surtout, par l'influence de la civilisation cyrillo-méthodienne en son déclin. Parmi les savants du passé, les historiens russes (Gil'ferding, Pal'mov) ont été les seuls à s'occuper de cette question qui, à travers certaines phases de son évolution, apparaît intimement liée à la conception slave.¹ La tradition cyrillo-méthodienne ne se perdit pas avec l'expulsion des disciples formés par les frères de Salonique, sous Svatopluk, ni avec la chute de la Grande-Moravie. Les moines slaves se réfugièrent dans le monastère d'Ostrov et ailleurs, et la tradition se maintint malgré les transformations qu'elle avait subies. Après le schisme de l'Eglise, son but fut de gagner les frères slaves à la cause de la vieille foi cyrillo-méthodienne, donc occidentale, par des croisades. Au 13^e siècle, Přemysl Ottokar II rattachait l'idéologie grande-morave à l'idée de l'indépendance de l'Eglise tchèque, partageant ainsi les projets d'expansion conçus par l'évêque d'Olomouc Brunon. Par une croisade menée contre la Lithuanie, ce dernier tâcha d'étendre le pouvoir du roi de Bohême jusqu'au territoire lithuano-russe situé à l'Est de la Pologne, espérant obtenir, en compensation des services rendus à l'Eglise et à sa mission, la subordination de la Lithuanie à l'archevêché de Prague, et, par là-même, l'indépendance ecclésiastique de l'empire d'Ottokar. La Pologne devait être enveloppée dans une sphère d'influences tchèques. L'archevêché, qui jadis fut celui de Méthode, devait être renouvelé et transféré à Olomouc. Au point de vue politique, cette remarquable conception s'appuyait, d'après l'historien tchèque V. Chaloupecký, sur une tradition ancienne selon laquelle la Grande-Moravie ayant jadis compris neuf évêchés, les rois de Bohême, en tant qu'héritiers de l'empire morave, devaient gouverner tous les pays «aliénés de quelque façon que ce fût».² Au même siècle (1248), la curie papale renouvela son assentiment à l'introduction de la liturgie slave en Croatie et en Dalmatie et, un siècle après, (1346), sous Charles IV, au

¹ А. Ф. Гильфердинг, *Гусь, его отношение къ православной церкви*. СПб, 1893; И. С. Пальмов, *Вопросъ о чашѣ въ гуситскомъ движеніи*. СПб, 1981; idem, *Къ вопросу о сношеніяхъ чеховъ-гуситовъ с восточною церковью въ половинѣ XV в.* СПб, 1889.

² V. Chaloupecký, *Poslední Přemyslovci a Evropa*. Praha, 1940, 33. Dans le recueil: „Co daly naše země Evropě a lidstvu.“

«Monastère Slave» de Prague. Quelle était l'idée nationale et la conception d'Etat de Charles IV? Peut-on parler d'un programme slave et d'un slavisme plus ou moins conscient? Pour quelle raison le monastère slave fut-il fondé, et la liturgie slave rétablie? Quel fut l'initiateur de la fondation du monastère? Quels furent les rapports unissant tous ces aspects à la vieille tradition? Tels sont les problèmes que la présente étude se propose de résoudre.

D'après ce qui vient d'être dit, l'antique tradition de l'Eglise cyrillo-méthodienne était rattachée, aux 13^e et au 14^e siècles, aux intérêts de l'Eglise Occidentale. Au 15^e siècle, cependant, le mouvement schismatique des Hussites oriente à nouveau les esprits directement vers l'Eglise byzantine, donc orientale. Pour les théologiens hussites, l'Eglise orthodoxe représente l'Eglise primordiale, le modèle de Rome. Les Taborites approuvent l'usage des azymes et la communion sous les deux espèces contribue surtout à rapprocher les deux partis.³ Hus lui-même nie, par le fait que l'Eglise grecque ne reconnaît pas l'obédience romaine, l'origine divine de la primauté papale.⁴ Jérôme traite, à Constance, de l'origine grecque du christianisme en Bohême.⁵ C'est de là que vinrent à Prague les premiers indices d'une nouvelle union préméditée de Rome avec les Eglises grecque et russo-lithuanienne.⁶ A Bâle, ce sont déjà les Hussites qui réclament la présence des Grecs.⁷ Les catholiques eux-mêmes nourrissaient l'intérêt que les Tchèques portaient à l'Eglise orthodoxe. Enéas Silvius, p. ex., reproche aux Taborites d'imiter, par l'usage du calice, l'Eglise grecque.⁸ L'Union de Florence éveilla en Bohême une attention toute particulière et l'évolution entière culmine, immédiatement avant la chute de Constantinople, par la tentative directe des Hussites d'entrer en relation avec les Grecs et de traiter de l'union avec l'Eglise de Constantinople.⁹ Par ses traditions, l'empire d'Orient continuait ainsi à influencer, au moment même de sa chute (15^e siècle), le milieu de l'Europe Centrale.

Toutes ces phases successives relevant de la tradition cyrillo-méthodienne ainsi que le problème de la liturgie et de la conscience slaves, étudiés dans des domaines plus ou moins éloignés de l'intérêt direct des byzantinologues, n'en laissent pas moins d'être intimement liés à l'évolution de la civilisation byzantine. Ce sont justement ces phénomènes-ci qui constituent, au déclin du Moyen-Age, des ramifications encore vivantes de la civilisation byzantine. En conséquence, ils méritent d'être soigneusement étudiés par les byzantinologues.

³ Des recueils de citations puisées dans des traités hussites et témoignant de sympathies manifestées à l'égard de l'Eglise Orientale figurent dans l'œuvre de Гильфердинг, op. cit. 13, 15, 17—19, 23, de Пальмов, Вопросъ 149 sq et de F. M. Bartoš, *Německého husity Petra Turnova spis o řádech a zvycích církve východní*. Tirage à part de Věstník Král. české společnosti nauk. Praha, 1915, 9 sq.

⁴ *Responsio ad scripta Mag. Stanislai* (1413). Hist. et Mon. J. Hus I, 285. Cf. Гильфердинг, op. cit. 15.

⁵ H. Hardt, *Constant. Conc.* IV, 757. — Cf. Гильфердинг, op. cit. 23, anm. 1.

⁶ F. Palacký, *Documenta M. J. Hus*, I, 538, 623, 677; Hardt, op. cit. 1511; K. J. Hefele, *Concilien-geschichte*, VII, 342; A. И. Яцимирский, *Григорій Цамблакъ*. СПб, 1904, 188 sq.

⁷ F. Palacký, *Dějiny*, III, 3, p. 146.

⁸ F. Raynaldus, *Annales Ecclesiastici* 1451, c. 13, 386; Aeneae Sylvii *Opera omnia*; ed. Basil. 674.

⁹ M. Paulová, *Styky českých husitů s caribradskou církví na základě církevních poměrů byzantských*. V Praze, 1918, 74.

La polémique, jadis très agitée et concernant le sentiment patriotique et le règne, du point de vue de l'intérêt national, de Charles IV, dont le père était un Luxembourgeois et la mère Elise une Přemyslides, et qui (dans son autobiographie) se dit aimé du peuple puisqu'il « descend d'une vieille souche de rois de Bohême », est définitivement résolue, désormais, grâce au remarquable ouvrage de Jan Bedřich Novák intitulé «Patriotismus Karla IV.». ¹⁰ Cependant, après avoir recueilli, dans son étude soigneusement documentée, tous les témoignages et faits relatifs à la fierté que Charles IV tirait de la tradition des Přemyslides, de son amour pour la langue et le pays tchèques et de tous les actes par lesquels il les avait illustrés, Novák lui-même en est conduit à se demander en quoi pouvait consister le «patriotisme du 14^e siècle». Ce n'est point là le «nationalisme démocratique» (bourgeois) tirant son origine des masses populaires, mais plutôt l'amour qu'un souverain témoigne à l'égard de «son propre pouvoir» et des terres qu'il gouverne. Selon Novák, on ne saurait non plus attribuer à Charles, toutes les fois qu'il agit en tant que patriote slave (cf. fondation du monastère slave, chartes exprimant son respect et ses sympathies pour la langue slave) des tendances slaves, au sens moderne du mot. Là, cependant, les opinions de Novák cessent d'être partagées par certains savants tchèques contemporains.

Dans sa grande étude servant d'introduction à la biographie de Charles IV et intitulée «Karel IV. a Čechy», V. Chaloupecký est arrivé à une autre conception du patriotisme de Charles IV. Selon Chaloupecký, l'idée slave constitue un élément extrêmement important, sinon essentiel, de la politique d'État de Charles IV. L'empereur méditait, nous dit Chaloupecký, de créer, dans le royaume de Bohême, une France de l'Orient, un puissant empire situé à la frontière orientale de l'Allemagne et qui eût repris les traditions ressuscitées de la Grande-Moravie. S'appuyant sur la chronique contemporaine dont l'auteur est Dalimil, ¹¹ qui raconte « comment la couronne sortit de Moravie » (*kako jest korona z Moravy vyšla*) et comment elle vint ensuite en Bohême, lorsque, avant sa mort, le puissant roi morave Svatopluk « fit venir le prince tchèque et lui légua son royaume, en présence de l'empereur » (*pozvav kněze českého, před císařem postúpi jemu království svého*), Chaloupecký essaie de prouver que Charles IV croyait à l'origine morave de la couronne tchèque, issue du royaume de Svatopluk. Le royaume morave, dévasté dans une période de bouleversements, est dit avoir été restauré, en 1086, par l'empereur Henri. A cette occasion, l'État tchèque aurait été investi de tous les droits qui, autrefois, avaient constitué l'empire de Grande-Moravie, avec tous les pays qui, jadis, en avaient fait partie. Selon V. Chaloupecký, Charles IV étant persuadé que la Pologne, la Slovaquie, et peut-être même la Russie, constituaient « l'héritage des rois de Bohême leur venant de la Grande-Moravie », tâcha de reconquérir tous ces pays. ¹¹

L'effort d'étendre le pouvoir des Luxembourgeois à la Pologne, la Slovaquie et la Lithuanie fait, aux yeux de Chaloupecký, partie intégrante de la politique de

¹⁰ J. B. Novák, *Patriotismus Karla IV.* Čes. Čas. Hist. 1926.

¹¹ V. Chaloupecký, *Karel IV a Čechy. 1316—1378.* Introduction à l'ouvrage intitulé «Vlastní životopis Karla IV.» Traduit du latin par J. Pavel. Praha, 1946², 36.

Charles IV. La rivalité qui, depuis une centaine d'années, subsistait entre les pays de la couronne de Bohême et le royaume de Pologne au sujet de la Silésie, se termina en 1335, par un traité conclu à Visegrad, en Hongrie. Casimir le Grand y renonça oralement et, en 1339, par une charte, à jamais (*in perpetuum*) à la Silésie, de même que, par le traité de paix conclu à Kališ (1343), il renonça à la Poméranie. Le roi polonais, contraint par la nécessité, décida de renoncer à ses terres de l'Ouest, pour orienter son offensive contre l'Orient, décision qui inaugure la carrière de grande puissance de la Pologne médiévale. Chaloupecký démontre que Charles, partisan de la conception grande-morave, désapprouva l'abdication de son père, le roi Jean, au titre de roi de Pologne, abdication prévue par les traités mentionnés.¹² En réalité, il est hors de doute que l'adaptation réaliste des relations tchéco-polonaises est l'œuvre d'un esprit jeune, d'une conception politique neuve de la génération représentée par Charles et Casimir. C'est Charles, et non Jean, qui travailla à créer une atmosphère d'amitié avec la Pologne. C'est également à l'initiative de Charles qu'est due l'organisation des entretiens préliminaires, à Trenčín, où, à la suite de l'accord obtenu sous la direction de Charles dans les discussions précédentes, le futur traité de Vyšehrad ne fut que formulé, immédiatement après le retour en Bohême du roi Jean (qui, par conséquent, n'y avait pris aucune part personnelle). Le roi « belliqueux », de nature excitable et aventureuse, se montra, même après, beaucoup plus enclin que Charles à renouveler la prétention tchèque au royaume de Pologne. Jean et non Charles tenta, en 1345 encore, une provocation contenue dans le titre de « roi de Cracovie » que Jean avait jadis attribué à Lokytek alors qu'il s'arrogeait lui-même le titre de roi de Pologne. En 1345, il va jusqu'à attribuer ce titre même à Casimir.¹³

Des plans aspirant à étendre, par des liens familiaux, l'influence de la dynastie des Luxembourg et, par là-même, du pouvoir tchèque à la Pologne et la Hongrie, remplissent, naturellement, tout le règne de Charles IV. En 1339, Jean et Charles condescendirent à permettre à la famille des Anjou de Hongrie d'occuper le trône polonais après le décès de la dynastie des Piast, ceci en dépit du risque qu'un puissant royaume — l'union polono-hongroise — surgit à la frontière tchèque, pouvait signifier pour les intérêts des Luxembourg. Cependant, comme Charles IV donnait sa fille en mariage à Louis, héritier du trône de Hongrie, une princesse tchèque devait porter les deux couronnes hongroise et polonaise. Charles IV s'efforçait ainsi d'élargir la sphère d'influence tchèque à la « partie de la Hongrie qui, jadis, avait appartenu à la Grande-Moravie », sinon à la Slovaquie, tout au moins à la Hongrie tout entière. De ce point de vue, la « conception d'Etat » de Charles est, en effet, celle que suggère Chaloupecký. Au nombre des plus grandes réussites diplomatiques des Luxembourg, il faut ranger l'union dynastique de la Bohême et de la Hongrie, réalisée, après plusieurs revirements, au moment où le fils cadet de Charles IV, Sigismond, monta sur le trône de

¹² V. Chaloupecký, *Karel IV. a Čechy*, 38.

¹³ J. V. Böhmer, *Acta imperii selecta n° 105.2* — S. Steinherz, *Die Beziehungen Ludwigs I von Ungarn zu Karl IV.* Mitteil. des Instituts für Oesterr. Geschichtsforschung VIII (Innsbruck, 1887), pp. 227.

Hongrie. Cette politique dynastique respectait-elle cependant la tradition grande-morave et l'idée slave? Charles IV connaissait-il la conception d'Etat de Dalimil, chroniqueur tchèque qui était presque son contemporain? Dans l'autobiographie de Charles IV, non plus que dans la Légende de St. Venceslas¹⁴ dont l'empereur est l'auteur, rien ne le prouve directement. La légende témoigne des vastes connaissances historiques de Charles IV, de la conscience du rôle important qu'avait joué la mission des Frères de Salonique, Cyrille et Méthode, et du fait que « la foi chrétienne », et non le pouvoir politique, avait pénétré en Bohême à la suite du baptême du prince tchèque Bořivoj et de son épouse Ludmila, par l'archevêque Méthode. Il est toutefois intéressant de remarquer que Charles IV appelle Svatopluk « roi » (roi de Moravie). Le problème envisagé nous apparaît, cependant, sous une lumière différente dès que l'on consulte une autre source, la chronique de Přebík Pulkava de Radení.¹⁵ Chaloupecký en arrive jusqu'à attribuer cette chronique à Charles IV lui-même,¹⁶ ou, tout au moins, il souligne la part importante que l'empereur prit à la naissance de cette œuvre dont il est censé avoir élaboré le plan. Même J. Šusta met la chronique en « rapport étroit » avec l'empereur.¹⁷ Chez Pulkava, le fondement grand-morave de la conception politique tchèque apparaît nettement formulé. Après que le royaume de Svatopluk eut été « déchiré », nous dit la chronique, Hongrois, Autrichiens et Polonais se l'étant partagé, le titre de roi morave fut restauré par l'empereur Henri III, et le royaume « transféré en Bohême », avec droit de prétendre à tous les pays qui « avaient appartenu au royaume morave ». A un autre endroit, le chroniqueur dit que l'empereur décréta *aby v Českú zemi královstvie převedeno bylo* (que le royaume fût transféré en Bohême) et que, du pays morave, ce royaume et les générations futures « gardassent à jamais le margraviat même avec la Pologne, la Russie et d'autres duchés et pays qui, jadis, faisaient partie de la Moravie ». L'empereur proclama ensuite que « le transfert de Moravie en Bohême devait à jamais rester en vigueur ».¹⁸

L'intérêt politique de Charles IV ne se limite pas seulement à la Pologne et la Hongrie. Plus tard, il s'oriente vers la Lithuanie et les pays lithuano-russes et, sous l'influence de la politique curiale des papes d'Avignon, même, pendant un certain temps, vers la lointaine Serbie. A l'intérêt de Charles IV pour les pays de l'Orient est lié aussi, au point de vue national, religieux et culturel, un événe-

¹⁴ J. Vilikovský, *Prosa z doby Karla IV.* Praha, 1948³.

¹⁵ *Přebík z Radenína řečeného Pulkavy Kronika česká.* Fontes Rerum Bohemicarum, V. V Praze, 1893.

¹⁶ V. Chaloupecký, *Karel IV a Čechy*, 37, 72, 73.

¹⁷ *České dějiny II*, 4: J. Šusta, *Karel IV. Za císařskou korunou (1344—1355)*. Praha, 1948, 163.

¹⁸ Pulkava, F. R. Boh. V, 17, 54, 55; kap. XIV, 221—222; XLII, 245—246: — « aby v Českú zemi královstvie převedeno bylo, z Moravské pak země aby jemu točis Vratislavovi i budúcm jeho věčně markrabstvie poddané bylo i s Polskem i s Ruskem i s jinými vévodstvími, s zeměmi, kteréž někdašieho času k Moravě jsú příslušaly, plnú mocí i plným panstvím i vším poslušenstvím poddány byly a mocně podrobeny. A tak pak mocným tiemto ciesařovým stverzením a ustavením královstvie Moravské, aby tak markrabstvím bylo a slulo a ku polepšení se navrátilo, a Čechy pak se vším příslušením i se vším dostoženstvím, se vsí ctí i se vším právem, což k tomu příslušie, spravedlně a věčně aby královstvie bylo. A to převedenie z Moravy do Čech aby věčně v svéj moci ostalo . . . » (p. 246).

ment extraordinaire qui imprime à son règne un caractère slave: la fondation du monastère slave d'Emmaüs, à Prague, destiné aux moines glagolithiques de Croatie et l'instauration de la liturgie slave dans ce même monastère. Pour saisir la portée de cet événement et pour bien comprendre la politique de Charles IV, il faut soumettre à un examen assez approfondi la politique des papes d'Avignon et la situation de la Serbie.

Les papes d'Avignon, séparés de Rome, ont manifestement renoncé au rôle de « gardiens » du tombeau de St. Pierre. Avec un élan d'autant plus énergique, ils s'emploient à agrandir le pouvoir et l'éclat de l'Eglise. Plus que jamais, la cour du pape est animée du désir de porter la foi aux schismatiques, surtout aux Grecs et aux hérétiques, par la restauration de l'Empire Latin de Constantinople, par la conquête des lieux saints de Palestine, par les guerres et les contrats avec la Serbie, par l'appui prêté à l'archevêché catholique de Bar, par une mission catholique en Bosnie et même par l'évangélisation des Tartares (sous Jean XXII). En ce qui concerne la Serbie sous Etienne-Douchan, contemporain de Charles IV, l'attitude de la curie papale envers ce pays était d'abord extrêmement hostile. Le pape Benoît XII était allé jusqu'à promettre la rémission des péchés à tous ceux qui participeraient à la guerre contre les « païens et les schismatiques », donc les Serbes. Il faut en venir à Clément VI, jadis précepteur et ami de Charles IV, pour voir changer la politique curiale envers la Serbie, laquelle devient désormais un élément de cette politique en Orient. A cette époque, l'apparition des Osmans sur le territoire européen signifie une menace non seulement pour les chrétiens orthodoxes, mais pour la chrétienté tout entière. La défense exigeait l'union des forces de l'Occident catholique et de l'Orient orthodoxe. La Serbie devient, à partir de ce temps, l'objet d'une attention toute particulière de la part de la curie, désireuse de gagner les Serbes par des missions et par ses plans de l'union de l'Eglise, médités tout d'abord à Rome. La période des papes d'Avignon représente, en général, une époque de revirements inattendus et de missions ayant recours aux moyens extraordinaires. La curie ordonne, entre autres, aux Bénédictins de Bosnie d'envoyer à Rome les membres slaves de l'ordre dans les pays balkaniques, pour leur permettre d'y étudier la théologie et d'être capables ensuite de professer la foi à leurs peuples, en langue slave. C'est de la même époque que date la fondation du monastère slave de Prague.

Le 9 Mai 1346, l'archevêque de Prague, Ernest de Pardubice, obtint l'assentiment du pape Clément VI¹⁹ à l'introduction de la liturgie slave (limitée toutefois à un seul monastère) pour les moines slaves de Croatie qui, à ce moment déjà, étaient arrivés à Prague. Une année après, Charles IV fonda, avec sa femme Blanche, le monastère slave d'Emmaüs et, l'ayant doté de riches donations, il le remit aux moines glagolithiques qui y développèrent de multiples activités, pédagogiques et littéraires. Le problème, qui est de savoir pour quelle raison le monastère slave d'Emmaüs, à Prague, fut fondé, et quelle était l'activité exercée par les moines slaves à Prague, a été analysé par de nombreux slavistes (J. Broz,

¹⁹ F. M. Pelzel, *Geschichte Kaiser Karls des Vierten, Königs in Böhmen*, I. Dresden, 1873, 90.

P. Syrku, V. Jagić, St. Ivšić, M. Murko),²⁰ avec des résultats en partie positifs. Les moines glagolithiques de Croatie rencontrèrent en Bohême un milieu plus avancé, avec une riche littérature latine et tchèque. Leur manque d'érudition les empêchait d'enseigner aux prêtres et aux moines tchèques, destinés à devenir leurs successeurs, autre chose que de lire et écrire en glagolithique. Le slavon en tant qu'objet d'intérêt érudit, la langue et la littérature slavones dépassaient nettement leur portée, le glagolithique ayant mis une barrière entre eux et la littérature religieuse orthodoxe. Cependant, ayant commencé à se servir, bientôt, du glagolithique même pour les textes tchèques, ils offrirent même aux Hussites la possibilité d'invoquer leur exemple dans leur tentative d'introduire le tchèque dans le rite. En traduisant des textes et des livres tchèques, dont, entre autres, ceux de Hus, ils enrichirent la littérature glagolithique croate.

Les considérations précédentes ne nous ont toutefois point permis de résoudre le problème principal, c'est-à-dire de trouver le motif de la fondation du monastère slave. Parmi les slavistes, V. Jagić a supposé, p. ex., que Charles IV, ayant appris l'existence de moines slaves, membres de l'Église catholique romaine, voulut introduire le glagolithique à Prague, afin de réaliser « l'union ecclésiastique » entre Slaves. Selon Jagić, ce plan n'est dû qu'en partie à l'initiative personnelle de Charles IV, cette idée lui ayant été « inculquée » lors de son séjour en Italie. Mais déjà M. Kostić²¹ a très justement réfuté l'hypothèse de l'influence exercée par l'Italie qui, à ce moment, n'hébergeait pas même la cour du pape. Palacký prétend que Charles IV méditait un plan d'une grande envergure aspirant à l'union des Églises orientale et occidentale, sans toutefois parvenir à attester son opinion par des documents historiques. Le seul témoignage susceptible de corroborer, de très loin, l'idée de Palacký, est représenté par un passage contenu dans une chronique de Beneš Krabice de Weitmile, historien de la cour de Charles IV. On y lit que l'empereur fit recouvrir d'or deux tours du château de Prague, dont l'une tournée vers l'Est et l'autre vers l'Ouest, pour montrer la splendeur de son royaume.²² Selon E. Hanisch, Charles IV travailla, sans doute, à la réalisation d'un vaste plan dynastique qui, par la liturgie slave, eût réuni sous la souveraineté des Luxembourg, les pays tchèques, polonais et hongrois. Pareillement Chaloupecký, d'accord avec sa conception principale, considère le monastère slave comme le foyer de la politique tchèque orientée vers la Hongrie, la Pologne et la Russie.

En 1927, l'historien Miodrag Kostić a publié à Skopje une remarquable analyse des motifs qui précédèrent la fondation du monastère d'Emmaüs. Selon

²⁰ Voir M. Kostić. *Zašto je osnovan slovensko-glagolaški manastir Emaus u Pragu?* Glasnik Skopskog Naučnog Društva II (1927) 159—160.

²¹ Op. cit., 159.

²² *Kronika Beneše Krabice z Weitmile*. Fontes Rerum Bohemicarum, IV. V Praze, 1884, 541: Eodem anno... imperator... volens ostendere magnificentiam glorie regni sui Boemie, fecit cooperiri duas turres regales in castro Pragensi, unam ad orientem, aliam ad occidentem cum plumbo et auro de super, ita ut eodem turres lucerent et resplenderent tempore sereno ad longam valde distanciam. — Cf. V. Chaloupecký, *Karel IV. a Čechy*, 40.

Kostić, le monastère devait être un foyer de mission orienté vers la Serbie.²³ Tout savant désireux de résoudre ce problème, dont l'interprétation historique est extrêmement délicate, doit tenir compte du fait suivant, que Kostić a très légitimement accentué: ni Ernest de Pardubice ni Charles IV ne pouvaient rien, au moment donné, sans l'assentiment exprès du pape Clément VI, dont l'appui et l'autorité étaient seuls susceptibles d'assurer à Charles la victoire sur Louis de Bavière et l'élection au titre d'empereur romain. Il est certain que les intérêts de la curie papale et de la cour royale de Bohême, en matière de liturgie slave, étaient identiques. Mais quels étaient ces intérêts et quel fut l'initiateur de la fondation du monastère?

Très vraisemblablement, la fondation est due à l'expérience personnelle de Charles IV. En 1337, Charles, alors margrave de Moravie, partit, après un différend avec son père, pour le Tyrol, en faisant un détour à travers la Hongrie et la Croatie. Ce pèlerinage, qui ne fut point le seul détour dans les voyages aventureux du jeune Charles, était dicté par son inimitié envers les Habsbourg. Charles traversa la Croatie et, après un court séjour à Senj, il s'embarqua pour Aquilée, afin de rendre visite au patriarche. Il descendit cependant près de Grado, d'où il se rendit à pied à Aquilée et, à travers Udine, vers le Tyrol. Cette entreprise aventureuse ne fut pas sans influence sur la formation du futur empereur. Nous croyons être autorisés à considérer ce voyage comme une des premières impulsions ayant inspiré au jeune Charles l'idée d'utiliser même la liturgie slave comme instrument de ses futurs plans politiques. Charles traversa ainsi le « Primorje » croate, où le glagolithique était en usage, et séjourna au port de Senj chez le souverain du pays, Bartholomée Francopan, dans des lieux où, en 1248 (donc une centaine d'années auparavant) Philippe, évêque de Senj, avait obtenu du pape Innocent IV le renouvellement de la liturgie slave. C'est en Dalmatie et en Croatie qu'avait pris naissance l'erreur historique relative à l'origine de l'écriture slave, attribuée par le Moyen-Age à St. Jérôme, aussi bien que l'extraordinaire estime dont ce saint jouissait chez les Slaves en général et, à partir du règne de Charles IV, jusqu'en Bohême. Dans une pétition historique adressée au pape, Philippe de Senj avait fait remonter à Jérôme, le célèbre traducteur de la Vulgate, l'invention de l'écriture glagolithique. Cette opinion était répandue en Dalmatie et en Istrie, à côté d'une autre tradition attribuant à Jérôme la traduction en langue slave même de la bible. Dans leur défense de la liturgie slave contre les attaques des Latins, et surtout des synodes de Split, les moines glagolithiques profitèrent de cette tradition afin d'obtenir la même autorisation pour les textes slave et latin de la bible. Comme Jérôme était né à Stridon, en Dalmatie (F. Bulić cherche le lieu de sa naissance à Grachovo polje en Bosnie), la légende s'accrédita, la prétendue origine slave lui fournissant une justification très logique. Par la bulle du pape Innocent IV, la légende fut codifiée. Dans cette bulle sanctionnant la liturgie slave, le pape se réfère expressément aux moines du littoral croate, lesquels affirmaient que St. Jérôme leur avait légué le glagolithique,

²³ V. ann. 20.

désormais adopté pour les besoins du rite [*quam* (le glagolithique) *illius terrae clerici se habere a beato Jeronimo asserentes eam observabent in divinis officiis observandis*].

En Croatie, Charles eut, sans doute, connaissance de cette tradition, pour la transplanter ensuite dans sa patrie. Dans une charte, il dit lui-même que c'est à Jérôme que revient le mérite d'avoir « inventé l'écriture de la langue slave » et d'avoir traduit la bible en langue slave.

Quels étaient cependant les motifs concrets d'un acte aussi extraordinaire que la reconnaissance de la liturgie slave et la fondation du monastère? Le but suprême était poursuivi par missions.

S'appuyant sur une lettre de Charles IV adressée au tzar Douchan en 1355,²⁴ Kostić a démontré, dans son étude, que le monastère slave était chargé de missions en Serbie. Il pense que la curie papale s'efforça, par l'intermédiaire de Charles et des moines slaves de ce monastère, de gagner le peuple serbe et son tzar Douchan à l'union avec l'Eglise d'Occident. Kostić commet toutefois l'erreur de projeter la situation en 1355, date à laquelle la lettre fut conçue, sur le moment de la fondation du monastère (1346). A la suite de quoi, un autre savant serbe, M. A. Purković, fait très justement observer, dans sa critique de l'étude écrite par son compatriote précédemment nommé, que l'hypothèse de Kostić, tout en étant fort suggestive, aurait besoin d'être attestée par d'autres documents.²⁵ En réalité, un tel témoignage est représenté par la lettre déjà citée de la chancellerie papale, adressée à Ernest de Pardubice (du 9 Mai 1346), que Kostić n'a point utilisée.

Au mois d'Avril 1346, à la veille de l'élection de Charles au trône de Rome, le roi Jean et le margrave de Moravie se rendirent à Avignon chez Clément VI et, en des entretiens avec le pape, fut résolue la question de la fondation du monastère. Charles possédait, à ce moment, une double expérience acquise dans les pays slaves de l'Est. L'une d'elles lui avait été fournie par son récent voyage en Lithuanie, en 1345, qui lui avait donné l'occasion de voir les faits lithuaniens et russes, et l'autre, plus ancienne que la précédente, par son voyage en Croatie. Dans sa lettre à Ernest de Pardubice, Clément VI écrit (de même que jadis Innocent IV dans sa bulle à Philippe de Senj) que le margrave de Moravie lui avait fait la déclaration suivante (*significavit*): que « en Slavonie » (incontestablement la Croatie littorale) et dans certains pays slaves (*non nullis partibus de Slavonica lingua existentibus*) (en Dalmatie et en Istrie sans nul doute), l'on pratiquait, avec l'assentiment du Saint-Siège, le rite en langue slave; mais que, dans les guerres ayant dévasté ces pays, beaucoup des cloîtres, de Bénédictins et autres, réservés au rite slave, avaient été détruits, leurs moines expulsés errant sans but dans le pays. « Le culte de Dieu et la foi chrétienne » en souffraient. En conséquence, le pape approuvait la fondation d'un monastère à Prague (le seul en Bohême),

²⁴ *Collectarius perpetuarum formarum Johannis de Geylnhusen*. Hsg. v. Hans Kaiser. Innsbruck, 1900, 167—168; M. Kostić, op. cit. 163, ann. 6. — Cf. K. Höfler, *Bemühungen Stefan Duschans Capitän d. röm. Kirche zu werden*. Sitzungsberichte d. hist. Kl. d. Wiener Akademie 94 (1881) 179.

²⁵ M. A. Purković, *Avin'on'ske pape i srpske zemlje*. Požarevac, 1934.

qui hébergerait les moines expulsés et leur permettrait de célébrer le rite selon les coutumes de leur pays, donc en langue slave. Le monastère devait être confié aux Bénédictins ou à un autre ordre (*Benedicti vel alterius ordinis*). L'on a ici la preuve manifeste de ce que, donnant son assentiment à la fondation du monastère, Clément VI visait les pays slaves du Sud, la Croatie, et, comme on le verra plus loin, même la Serbie. C'était par Charles surtout que le pape s'était fait renseigner sur la situation dans les pays en question. Pour Charles cependant, ce dernier aspect ne fut aucunement décisif, la mission serbe ne pouvant avoir été à l'origine de la réalisation de ses plans. La lettre de Clément nous fait néanmoins entrevoir le but exact que poursuivait l'empereur. Les missions du monastère devaient être orientées vers la Lithuanie et, surtout, vers les pays slaves russes.

La lettre justifie pleinement cette déduction. On y apprend que Charles avait gagné le pape à son intention en l'avertissant de ce que, dans l'entourage de la Bohême (*in confinibus circa partes regni Bohemie*), lequel est un pays slave (*que de eadem lingua et vulgari existunt*), il y a des schismatiques et des infidèles (*scismatici et infideles*), donc des chrétiens orthodoxes (Russes) et des païens (Lithuaniens) qui ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre (*nec intelligere volunt*), si l'Évangile leur était prêché en latin. C'était là que s'ouvrait un vaste champ d'activité pour les moines slaves. Selon le texte, Charles espérait cependant profiter des moines slaves, pour « l'accroissement de la foi chrétienne et pour la gloire de Dieu », même en Bohême (*in dicto regno*). Il est difficile d'imaginer le genre de mission que méditaient l'empereur et le pape. La lettre ne parle pas d'« hérétiques » mais uniquement de schismatiques et de païens. Le mot de « schismatique » pouvait, cependant, signifier, au 14^e siècle, les dissidents en général. Il s'agit d'une lettre du pape, et l'on ne sait guère quelle idée la cour papale se faisait, au 14^e siècle, du pays tchèque. Il se peut que Charles ait eu en vue la secte des « Valdenses » qu'on trouve, au 14^e siècle, dans le Sud de la Bohême. Une chose est tout à fait sûre cependant : alors que l'intérêt de la curie papale se portait vers la Serbie, les aspirations de Charles IV visaient la Galicie et la Lithuanie.

Quant aux intérêts que la curie poursuivait, au moment de la fondation du monastère slave de même que plus tard, ils étaient orientés exclusivement vers le Sud. Avant l'arrivée de Charles à Avignon, Clément VI avait appris que Douchan, procédant à des réformes internes dans son pays, était en train d'occuper les églises et les couvents catholiques et de bouleverser toute l'organisation de l'Église catholique en Serbie. Dans deux lettres datant de Janvier 1346, le pape exhorte Douchan à la tolérance, au moment même où Douchan s'apprête à s'approprier la couronne impériale. Immédiatement après, apparaît le plan de l'union des Églises, et le Saint-Siège expédie plusieurs lettres à d'éminents dignitaires et nobles serbes, par l'intermédiaire desquels il tente d'exercer son influence sur Douchan. Peu de temps après, la curie sera néanmoins obligée d'abandonner le projet de l'union, et de solliciter l'appui des souverains voisins de la Serbie, pour adoucir les tendances anticatholiques de Douchan. Ce n'est qu'au milieu du 14^e siècle que se produit un changement, au moment où

Douchan, seul des souverains européens, semble-t-il, en arrive à se rendre pleinement compte de la tragédie que signifiait l'établissement des Turcs sur le territoire de la vieille Europe.

En 1353, une guerre avec la Hongrie éclata dans le Nord de la Serbie. Selon l'opinion consacrée des historiens, Douchan aurait alors offert au pape de réaliser l'union des Eglises, afin d'arrêter l'agresseur hongrois le menaçant du Nord. En réalité, le tzar Douchan méditait, à ce moment, des plans d'une beaucoup plus grande envergure. Il voulait alerter le monde chrétien et l'amener à entreprendre une nouvelle croisade, sous l'égide de la curie papale. Il s'adresse au pape pour solliciter le titre de « capitaine », c'est-à-dire de commandant en chef de l'armée des croisés. Les Serbes et la curie échangèrent plusieurs messages, solennels mais inefficaces. La cour du pape, se bornant à envisager l'aspect étroitement religieux du problème, ne saisit point la portée politique de l'offre faite par Douchan, et celui-ci ne pouvait réaliser une union des Eglises, en dehors de tout profit politique pour son pays, sans risquer de provoquer le mécontentement, sinon une crise intérieure, dans les masses orthodoxes formant le noyau du peuple. En réponse aux offres de Douchan présentées par les messagers, le pape envoya, à son tour, des légats qui, s'en allant d'Avignon en Serbie, rencontrèrent à Pise Charles IV se rendant à Rome pour son couronnement. Ce fut au moment où celui-ci devait, sous peu — comme le second roi slave, suivant l'exemple du tzar Douchan — être couronné empereur. Charles IV confia aux légats porteurs des messages du pape à Douchan, une lettre personnelle au tzar de Serbie²⁶ où il dit toute la joie qu'il éprouve à apprendre, de la part du légat du pape, l'intention de Douchan, de réaliser l'union avec l'Eglise de Rome. Soulignant l'usage commun de la langue slave pour les besoins du rite, il fait observer qu'à l'aide de cette langue (*et ideo*) et par son intermédiaire, c'est-à-dire de Charles lui-même, on pourra plus facilement gagner le bas et le haut clergé serbes à la foi et à l'Eglise de Rome, laquelle, à son tour, autorisera les Serbes à employer, désormais, la langue du peuple (*in vulgari lingua predicta slavonica*), pour les besoins du culte. Kostić déjà a très justement observé que, la liturgie slave étant pratiquée, en Bohême, dans un seul monastère, celui d'Emmaüs, l'appui et l'intermédiaire de Charles ne pouvaient signifier que la mission des moines slaves de ce monastère.

Reste à savoir si l'idée d'employer les moines du monastère slave à une mission en Serbie, était une invention de la curie, ou si c'est Charles qui la conçut à Pise et obtint, pour sa réalisation, l'assentiment sans réserve du légat. La seconde hypothèse apparaît d'autant plus vraisemblable que, sur le trône papal, Clément VI, véritable initiateur de la mission slave, avait déjà fait place à Innocent IV, auquel l'idée même était, ou pouvait être, complètement étrangère. La lettre de Charles à Douchan, qui marque le point culminant des missions slaves, est extrêmement intéressante, d'un autre point de vue aussi. Elle trahit un slavisme conscient: la fierté du premier roi slave monté sur le trône des empereurs

²⁶ V. ann. 24.

de Rome d'Occident, et qui se rendait pleinement compte qu'en écrivant à Douchan, il s'adressait à un puissant souverain, également Slave, dont le pouvoir et l'empire ne cessaient de s'étendre, depuis plusieurs années. La lettre constitue un document extrêmement précieux de la conscience slave chez Charles. Elle ne contient cependant pas l'idée que l'ancienne interprétation classique de Palacký croyait y découvrir, démontrant que Charles bénissait Douchan par ce que « de nationalité slave tous les deux, ils étaient en train d'assumer le pouvoir suprême, l'un dans l'empire romain et l'autre dans l'empire grec ». Dans sa lettre, Charles exprime sa joie et sa satisfaction en apprenant l'intention de Douchan de réaliser l'union avec Rome. Il l'appelle son cher frère, l'assurant qu'il se sent lié à lui non seulement par la fraternité universelle (*humane parilitatis consorcium*) et la dignité royale (*regie dignitatis honor*), mais surtout par la même langue slave (*idem nobile Slavicum ydioma*). Il annonce à Douchan son départ pour Rome, où il sera couronné empereur par le pape, et développe tout un programme slave. Il dit, entre autres, que le roi de Serbie peut être heureux, en tant que Slave, d'assister à l'honneur qui, en la personne de Charles, échoit à la langue slave [« que la langue de naissance commune (*lingua nativitatis communis*) devint l'objet de tant d'éloges et se trouve favorisée de tant de marques de distinction »]. Il n'oublie cependant pas de réserver la souveraineté pour sa propre personne. Entre lui et Douchan, la parité n'existe que dans leur origine slave. Dans leur correspondance, ni le pape ni Charles ne donnent à Douchan le titre d'empereur, ne reconnaissant donc point son couronnement comme empereur des Serbes et des Grecs. Charles l'appelle *rex Rassciae*. Dans le cas où Douchan continuerait sur la voie de l'union, Charles lui promet son appui propre à lui assurer (« par notre bienveillante intervention ») un empire plus vaste que cette grande partie de la Grèce que, d'après ce que Charles vient d'apprendre, Douchan aurait déjà conquise. Charles promet tout ceci pour que — après l'accroissement des honneurs échus à la langue slave commune, au temps de Douchan (*vestro tempore*) et sous « l'heureux » règne de Charles (*sub felici nostro regimine*) — ceux qui vivent et vivront sous le règne de Douchan, trouvent la voie du salut et soient glorifiés dans le royaume de Dieu. Une fois de plus, Charles établit une distinction très nette entre Douchan et sa personne. Mentionnant Douchan, il emploie une locution purement chronologique (*vestro tempore*) et ne dit pas *sub vestro regimine*, alors que, pour sa propre personne, il parle d'un « heureux » règne. Considérée au point de vue des rapports entre les deux souverains, la lettre de Charles représente une épître fière adressée par l'empereur de Rome à un frère royal, de sang slave: de ce frère, Charles apprécie les succès qui, à l'exemple de son propre règne, ont rehaussé l'éclat de la langue slave et ainsi de l'élément slave en général. C'est ce qu'on peut, avec certitude, déduire de la lettre où Charles, fils de la feuë Elise Přemyslide, reconnaît la langue slave, commune à lui et à Douchan, pour sa langue maternelle (*lingua « nativitatis » communis*, dit-il). Complètement étrangère encore lui était, cependant, l'idée que Palacký lui attribuait à tort et qui s'impose forcément à quiconque s'occupe, aujourd'hui de ce beau sujet: qu'à la veille de l'expédition contre Constanti-

nople, les deux souverains slaves, Charles et Douchan, l'un empereur romain d'Occident et l'autre empereur des Serbes et des Grecs, se seraient réellement partagé la domination de la chrétienté et du monde.

Il est extrêmement difficile de chercher, dans l'obscurité des âges révolus, une exacte réponse aux problèmes touchés par l'idéologie moderne. Il est hors de doute que la politique de Charles IV, à la frontière orientale, était surtout une politique dynastique. Cependant, la conception de Chaloupecký ne manque pas non plus de documents à son appui. Elle apparaît chez les auteurs de deux chroniques de l'époque, dont la seconde est, peut-être, l'œuvre de Charles. L'effort que Charles déploya pour renouveler la liturgie slave et fonder le monastère slave, fut dicté par des motifs religieux, par sa politique religieuse. Le pieux héritier du royaume de Bohême, attaché, au point de vue politique mais aussi par sa propre piété, aux intérêts de l'Eglise, agit en plein accord avec la curie papale. Le renouvellement de la mission slave entrainait dans la ligne politique de la curie. Un élément fort important, sinon décisif est, d'ailleurs, représenté par la conscience slave du roi de Bohême. Charles proclamait son appartenance à la famille des Slaves, appartenance qui résidait pour lui surtout dans la parenté de langue avec les Serbes et autres Slaves. Ses proclamations manifestent, en même temps, la fierté qu'il tirait des succès obtenus par d'autres Slaves, les Serbes surtout. Il avait même décidé de prêter secours à Douchan désireux d'élargir son empire, étant lui-même persuadé que l'Etat serbe contribuait, comme son propre pays, à la gloire de leur langue commune et, n'hésitons pas à compléter l'idée, très nette d'ailleurs, du renom des Slaves. Telles sont les déductions auxquelles nous autorise l'examen des documents relatifs à un problème ancien qui est en relation — ne fût celle-ci qu'indirecte — avec la conception politique née sur le sol tchéco-morave, de l'œuvre réalisée par les apôtres de Salonique.